

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 46

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182003>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Schauenbourg, serrant sa ligne, avait concentré ses troupes en avant de Bienne du côté de Soleure, entre Bœtzingen et Lengnau. Sa force principale se trouvait massée derrière une colline couverte de bois, nommée le Buttenberg. Des batteries, établies sur plusieurs points, couvraient son front et sa gauche. Certains indices, la demande, entre autres, qui lui fut faite par le colonel de Gross, de retirer quelque peu ses avant-postes, devaient l'avertir du projet des Bernois de prendre l'offensive. D'ailleurs, il avait reçu l'ordre de Brune et résolut de commencer les mouvements. Le temps était calme, le ciel découvert ; la lune brillait dans la seconde moitié de la nuit ; tout favorisait les opérations militaires.

Pour endormir dans la sécurité les Bernois cantonnés à Lengnau, les Français avaient retiré leurs avant-postes. Mais ils s'avancent de nouveau à la faveur de l'obscurité, cernent le village, et le 2 mars, à 4 heures du matin, attaquent brusquement. Les Bernois, au nombre de 850 hommes, la plupart Oberlandais, résistent avec énergie. Mais que peuvent-ils contre le nombre ? L'ennemi les entoure et occupe les hauteurs ; bientôt leurs canons sont enlevés, 200 d'entre eux sont tués ou blessés, 200 faits prisonniers ; le brave colonel Wurtemberguer est blessé et pris ; le reste s'enfuit en désordre. Schauenbourg poursuit sa route, enlève le poste soleurois de Granges, culbute un bataillon bernois qui s'oppose à lui, et s'approche de Soleure.

Sur ces entrefaites, le colonel de Graffenried, qui avait entendu de Buren la canonnade, fit tirer le canon d'alarme, et, croyant à un malentendu, il envoya son adjudant Wyss à Schauenbourg, pour demander des explications. Le général français prétendit que la veille le colonel de Gross avait déjà dénoncé l'armistice, et ajouta : « J'ai voulu moi-même commencer le bal à quatre heures du matin. — Nous voilà donc en guerre, reprit l'adjudant, puisque vous avez commencé les hostilités. — Pardieu, vous le voyez assez, » fut la réponse, et Schauenbourg continua sa route.

Le général de Buren, enfin accouru au feu, était parvenu à rallier aux portes de Soleure deux bataillons. Le colonel de Watteville, appelé en toute hâte du Weissenstein, le secondait de son mieux, aidé par le colonel de Tavel et le capitaine Gaudard. On arrêtait les fugitifs, on les forçait à se remettre en ligne ; le lieutenant Rubi d'Unterseen, qui s'y refusait, fut massacré par les soldats. De l'autre côté de l'Aar, le capitaine Kœnig, avec une batterie de gros calibre, balayait la plaine et faisait grand mal aux Français. En avant ! crièrent les officiers ; en avant ! répétèrent les soldats ; et la colonne, pleine d'ardeur, se mit en marche contre l'ennemi. L'on pouvait résister encore ; l'on pouvait, en cas de revers, se retirer dans la ville qui, grâce à ses fortifications, aurait tenu contre une première attaque, lorsque tout à coup l'ordre arriva de s'arrêter.

Schauenbourg avait fait sommer Soleure de se rendre. Là aussi, plus complètement encore qu'à Berne, dominait le parti de la faiblesse. Le gouvernement, terrorisé par les menaces du général fran-

çais, avait aussitôt résolu de céder, et tandis que les Bernois se préparaient à se battre, depuis longtemps le vieux général Altermatt, déjà presque dans l'enfance, était sorti de la ville dans une calèche escortée de gens coiffés de casques, armés de halberdes de l'arsenal, pour traiter avec Schauenbourg. Schauenbourg se hâta de conclure ; on lui ouvrait sans combat une place en état de se défendre, le pont de l'Aar et la route de Berne. Dès ce moment, la campagne était décidée.

Des deux côtés, on suspendit le feu pour un moment. Les bataillons bernois traversèrent Soleure à la hâte et prirent en désordre le chemin de Herzogenbuchsée, où le général de Buren espérait rallier sa division. Mais déjà la mutinerie se répandait dans les rangs et parmi le peuple ; de tous côtés, les accusations de trahison se faisaient entendre ; les soldats, argoviens pour la plupart, se débandèrent et regagnèrent leurs foyers. Les deux bataillons placés sur le Weissenstein, inquiétés par quelques postes français, redescendirent du côté de Wanguen, et se dispersèrent également. A la fin du jour, il ne restait plus de toute la division que la compagnie d'artillerie Kœnig. Son brave capitaine, qui ne l'avait pas laissé entamer un instant, la ramena en bon ordre du côté de Berne, tandis que le général de Buren restait seul de son côté dans la capitale, pour rapporter au gouvernement les événements de la journée.

(A suivre.)

Voici quelques exemples des produits de la pensée humaine au XIX^e siècle. Frédéric Soulié a retiré 50,000 fr. de la publication des *Mémoires du Diable* ; MM. Barthélemy et Méry ont vendu, en 1826, la *Villéliade*, ou la *Prise du château de Rivoli*, poème héroïque en quatre chants, 25,000 francs ; le volume des *Méditations poétiques*, qui eut tant de peine à trouver un éditeur, et qui contenait *l'Isolément*, le *Désespoir*, le *Lac*, etc., se vendit à 45,000 exemplaires, en moins de quatre ans, et commença cette fortune considérable, écroulée depuis, et qui permit à M. de Lamartine d'entreprendre, en 1832, un voyage en Orient, de s'embarquer avec sa femme et sa fille sur un vaisseau qu'il avait équipé et armé lui-même, de voyager en souverain, achetant des maisons pour y descendre, ayant à son service des caravanes de chevaux à lui, portant des présents princiers aux chefs des pays qu'il visitait.

Le manuscrit de *Rose et Blanche*, dû à la collaboration de Mme G. Sand et de M. Jules Sandeau, alors inconnus, fut payé 400 francs. *Indiana* fut acheté ensuite 600 francs. Après le succès de ce livre, l'éditeur vint trouver Georges Sand, déchira le traité primitif et acheta 1,000 francs la deuxième édition, Mme Georges Sand a depuis lors gagné en moyenne 40,000 par an.

L'Histoire de la Révolution française, en 10 volumes, de M. Thiers, achetée pour un prix fort modique, fut publiée par livraisons. Répandue ensuite sous plusieurs formats, à plus de 200,000 exemplaires, elle a enrichi l'auteur, qui a vu ce premier

succès d'une jeunesse déjà puissante se continuer dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Plus récemment, M. Victor Hugo a vendu 400,000 francs le droit de publication des *Misérables*. En 1832, on lui avait payé *Han d'Islande* 300 francs.

La légende de don Juan à Séville.

Voici la légende du célèbre don Juan, tel que le correspondant des *Débats* l'a entendu raconter en Adalousie :

« Il est à Séville, dis-je, une espèce de ruelle tortueuse et sombre, dans laquelle, pendant la nuit, un cierge projette sa lumière vacillante aux pieds de Notre-Dame-des-Déshérités : on l'appelle la rue du Cercueil, comme on aurait pu l'appeler la rue de l'Embuscade, car nul endroit n'est plus propice aux coups de main. Un cavalier s'y est engagé ; ses éperons résonnent sur le sol durci par un implacable été ; son manteau de velours, retroussé sous le bras gauche, laisse libre la main dans laquelle est rivée une épée nue. Cet homme, c'est don Juan de Magnara, celui que les femmes ne peuvent voir sans en être éprises jusques à en mourir, celui dont les grandes passions inassouviées font que les mères se signent en entendant son nom.

« Un autre cavalier s'est aventuré dans la sinistre ruelle ; au bruit de ses pas succède un cliquetis d'épée, puis un gémissement. Alors, sous l'image de la Vierge, don Juan s'arrête pour essuyer son fer ensanglanté. Mais voici que minuit sonne à la Giralda, et, comme à un signal, répondent des chants funèbres ; puis la rue sombre s'illumine, et don Juan voit avancer une longue suite de pénitents armés de torches, précédant un cercueil. Qui portez-vous en terre, bonne gens ? leur demande le meurtrier. Celui à qui il s'adresse relève son capuchon et lui montre la tête dégarnie d'un squelette et du doigt lui indique le cercueil ; le second pénitent lui découvre le pâle visage d'Elvire, morte de chagrin, et dans ceux qu'il interroge tour à tour, il reconnaît les traits de ses victimes.

« Mais don Juan veut savoir qui est couché dans le cercueil. Fou de rage, il va dégainer. — Qui est dans ce cercueil ? crie-t-il à un pénitent. — Le corps du très haut et très puissant seigneur don Juan de Magnara, répond le pénitent d'une voix sépulcrale. — Don Juan s'élançait vers le cercueil, arrache violemment le linceuil qui le couvre, et dans le pâle cadavre qui se soulève et lui dit : Repens-toi ! il reconnaît ses propres traits. Puis le cortège, un moment arrêté, reprend sa marche et disparaît lentement, tandis que don Juan demeure abattu dans une sombre rêverie. — Repens-toi ! semble, encore lui crier la voix de tout à l'heure, comme un écho de sa conscience enfin réveillée ; et, pendant que les premières lueurs de l'aube empourprent la Giralda, le voici traversant les rues à grand pas, et qui va frapper à la porte d'un couvent.

« Quelques années plus tard, Bernardo Simon de Pereda, maître en œuvres architecturales, posait la première pierre de l'hospice de la Charité de Séville, à la construction et à la décoration duquel concoururent les maîtres-ès-arts les plus renommés de l'Andalousie, entre autres Murillo et Valdès Leal. Ce couvent, c'était la munificence de don Juan de Magnara qui le faisait élever ; car il n'avait pas attendu, pour se repentir, que la mort le vint surprendre ; il s'était repenti dans toute la sincérité de son âme, et, fuyant les vanités de ce monde, il avait consacré ses jours à la pratique des vertus les plus austères. »

Casino-Théâtre. — La troupe dramatique de MM. Lejeune et Vaslin a débuté mardi par les *Mémoires du diable*.

Quoique datant déjà d'une vingtaine d'années, cette pièce est une de celles qui ne vieillissent pas et restent au répertoire, tant le cadre en est bien entendu, l'intrigue soutenue et intéressante.

Il serait téméraire et même injuste de vouloir juger définitivement une troupe après une seule représentation. Chacun sait qu'il est des artistes qu'on apprécie très mal à première audition : si on sait les attendre dans les pièces, le genre et les effets, de scène qui leur conviennent, on est souvent bien dédommagé de la première impression. Mais ce que nous croyons pouvoir dire sans hésitation, c'est que la soirée de mardi nous a fait faire connaissance avec quelques nouveaux sujets d'un véritable mérite.

La réputation de M. Richard, jeune premier rôle, est déjà faite. C'est un de ces artistes qu'on aimera toujours à voir arriver sur la scène, parce qu'ils savent y apporter de la vie, et qu'ils interprètent avec vérité, aisance et distinction de manières.

M. Boisselot, comique marqué, nous paraît connaître à fond toutes les ressources de son art et avoir une longue pratique de la scène. Il soutient l'action avec talent et s'identifie fort bien avec son rôle. Nous croyons posséder en lui un artiste d'une valeur incontestable.

M. Allama nous donne beaucoup d'espoir et nous promet de francs rires.

Mme Angèle est gracieuse ; elle a de la souplesse dans le jeu, prononce bien et sait se faire écouter agréablement.

Dans *Brutus, lâche César*, M. Vaslin s'est montré bon comédien ; il a joué son rôle avec beaucoup de finesse et en a habilement nuancé tous les traits saillants. Mais nous l'attendons surtout dans le drame où il nous montrera tout son véritable talent.

Nous connaissons suffisamment M. et Mme Mauléon ; depuis longtemps déjà, ils ont acquis toutes nos sympathies. Nous parlerons plus tard des artistes qu'un premier début ne nous a pas permis d'apprécier. En somme, la première impression a été bonne, et si toutefois la composition de la troupe laissait quelque chose à désirer, nous avons toute confiance dans la direction, qui saura faire droit aux justes désirs d'une population qui lui a donné suffisamment de preuves de bienveillant intérêt.

Les lignes qui précèdent ayant été écrites avant la représentation de jeudi, celle-ci n'a fait que confirmer notre première opinion, car la comédie : *Un beau mariage* a été jouée d'une manière irréprochable.

L. M.

INTERROGATOIRE ET JUGEMENT de Marie-Charlotte Corday.

Elle a répondu que chacun avait son opinion.

La citoyenne le Bourgeois persiste à reconnaître le citoyen Fauchet pour l'homme de la loge.

Celui-ci dépose qu'il a passé la soirée à jouer au tric-trac, ou chez lui, ou chez Gomet, député détenu, rue Traversière,